



2013-n°3

Patricia Eichel-Lojkine, Nathalie Prince (dir.), *La simplicité, une notion complexe*

---

« Des albums simples pour des sujets difficiles »

Marie-Christine Gaudefroy, Soizic Jouin (Univ)

---



Cette œuvre est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International

## **Résumé**

Les bibliothécaires sont souvent confrontés à des demandes de livres pour enfants très jeunes sur des sujets difficiles ou délicats : mort, séparation, handicap, racisme, etc., ces thèmes étant aujourd'hui abordés sans tabous dans l'édition pour la jeunesse. L'expérience prouve que les œuvres les plus fortes et les plus efficaces sont celles qui abordent ces questions avec le plus de simplicité, tant dans le texte que dans l'image.

## **Abstract**

Librarians are often requested to provide books for very young children on difficult or sensitive topics – death, breakups, disabilities, racism, etc. Today, children's books tackle these themes without any taboo. Experience proves that the most powerful and efficient works are those that deal with these questions in the most simple way, both in their text and images.

« Parents, animateurs, enseignants, professionnels du livre et de la lecture... qu'on ne se méprenne pas sur les « livres pour enfants ». Leur apparente simplicité n'est pas un point de départ, c'est un aboutissement<sup>1</sup>.»

Lorsqu'on travaille en bibliothèque, on est souvent confronté à des demandes de livres sur des sujets dits « difficiles » (divorce, handicap, maladie, mort...) de la part de parents ou d'éducateurs<sup>2</sup>. D'ailleurs, l'édition jeunesse aborde aujourd'hui des sujets qui n'auraient jamais été traités auparavant : prison, homosexualité, abus sexuels, etc. Des collections entières ont pour vocation d'aborder tous les problèmes auxquels peut être confronté un enfant. Les éditeurs et auteurs ont beaucoup d'imagination dans ce domaine : la célèbre série des *Max et Lili* chez Calligram ne propose pas moins de quatre-vingt quinze titres !

Mais pour nous bibliothécaires, ce qui fonctionne le mieux, ce ne sont pas ces « livres médicaments » mais ceux qui abordent le sujet avec le plus de simplicité. Ce sont donc ceux-là que nous proposons aux lecteurs qui nous posent ces questions graves. En effet, la simplicité amène à une épure qui rend l'émotion plus intense et plus directement en contact avec l'enfant. Arriver à la simplicité, c'est arriver à une force à hauteur d'enfant et à un niveau d'expression qui peut être partagé de plain-pied avec l'adulte.

Cela nécessite un gros travail de la part de l'auteur pour trouver l'image ou la phrase qui exprime l'essentiel avec une grande économie de moyens. Dans *Grand-papa*<sup>3</sup>, John Burningham fait comprendre en deux courtes phrases la tendre complicité d'un grand-père et de sa petite fille :

- Quand on sera à la plage, on pourra y rester toujours ?
- Oui, mais il faudra rentrer à quatre heures pour le goûter.



---

1 Hauts les docs ! sous la dir. d'Yvonne Chenouff, Paris, Association française pour la lecture, 2009.

2 Récemment, une maman est venue me demander de lui conseiller des livres traitant de la maladie. Atteinte d'une tumeur au cerveau, elle souhaitait de l'aide pour aborder ce sujet avec ses enfants. Plus récemment encore, c'est un papa qui souhaitait emprunter des ouvrages parlant de la mort. Sa mère se trouvait en phase terminale et il voulait préparer son jeune fils au départ de sa grand-mère.

3 BURNINGHAM John, *Grand-papa*, Paris, Flammarion jeunesse, 1984.



Jeannette Winter dans *Mama*<sup>4</sup> a seulement besoin de deux mots pour parler de séparation et d'adoption et pour toucher à l'universel à partir de l'histoire vraie d'un bébé hippopotame et sa maman, séparés par le tsunami de 2004. « Mama » et « Bébé » deviennent tour à tour mots de tendresse, de terreur, de solitude puis d'apprivoisement quand le petit hippopotame est adopté par une tortue centenaire.

Souvent les livres les plus simples et les plus forts sont le résultat d'une grande implication de l'auteur comme dans *Quand je suis triste*<sup>5</sup> de Michael Rosen et Quentin Blake.

---

<sup>4</sup> WINTER Jeannette, *Mama ? : une histoire vraie*, décembre 2004, Malindi, Kenya, Paris, Gallimard jeunesse, 2006.

<sup>5</sup> ROSEN Michael ; BLAKE Quentin, ill., *Quand je suis triste*, Paris, Gallimard jeunesse, 2005.



Sur cette photo, je suis triste.

Vous pourriez croire que je suis heureux.

En vérité, je suis triste mais je fais semblant  
d'être heureux. Je fais semblant parce que je crois  
qu'on ne m'aimera pas si j'ai l'air triste.

Quelquefois la tristesse est très forte.

Elle est partout. Elle m'engloutit.



« Alors voilà à quoi je ressemble. »

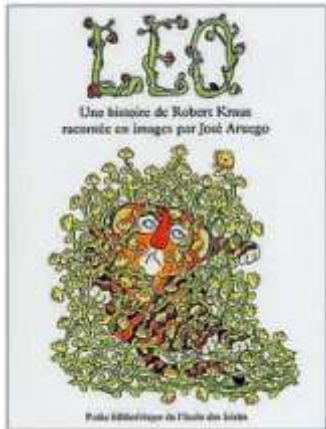
« Et je n'y peux rien.

Ce qui me rend le plus triste,

c'est de penser à mon fils Eddie. Il est mort.

Je l'aimais fort, très fort, pourtant il est mort. »

Le procédé le plus souvent utilisé est la mise en œuvre d'une distanciation par l'utilisation de héros animaux. Il permet d'aborder des thèmes angoissants tout en préservant la sérénité du jeune lecteur. Certains thèmes abordés ainsi sont liés directement au quotidien de l'enfant. L'histoire de Léo, le petit tigre de Robert Kraus et José Aruego<sup>6</sup>, fait autant de bien aux parents stressés par les diktats de normalité éducative de notre société qu'aux enfants soumis à la pression des dits parents.



Léo ne savait rien faire convenablement.

Il ne savait pas lire.

Il ne savait pas écrire.

Il mangeait comme un bébé.

Il ne disait pas un mot.

“Es-tu bien sûre que Léo s'épanouira un jour ?”

demandait le père.

“Patience !” répondait la mère.

“Ne l'observe pas tout le temps !

Laisse-le tranquille”

Le père de Léo essaya d'oublier son fils et regarda la télévision.

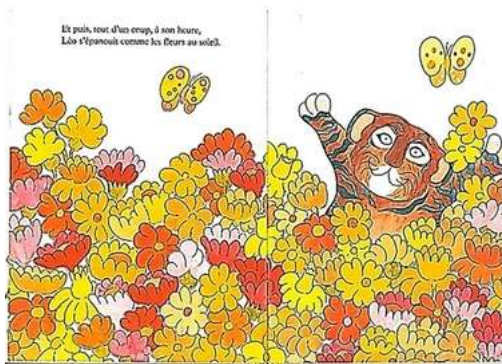
Les arbres bourgeonnèrent.

Le père de Léo laissait passer le temps, mais Léo ne s'éveillait pas.

Et puis un jour...

---

<sup>6</sup> KRAUS Robert ; ARUEGO José, ill., *Léo*, Paris, l'École des loisirs, 1972.



« Maintenant Léo sait lire, écrire, il mange proprement, il parle...

« Et il ne répète pas toujours le même mot.

Il peut dire toute une phrase.

Et cette phrase, c'est "Moi aussi, je sais le faire !" »

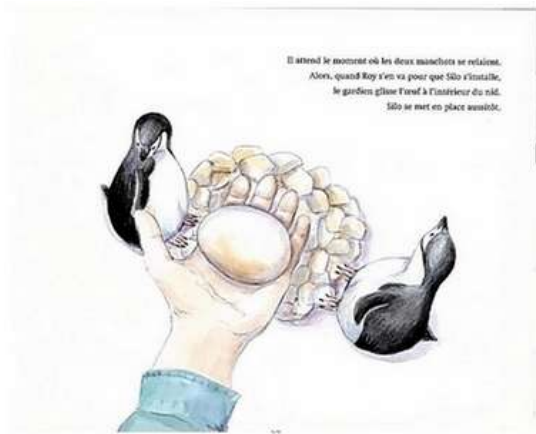
D'autres thèmes touchent moins directement les enfants mais laissent une empreinte et une ouverture qui pourra avoir des résonances dans leur vie future.



Ainsi, *Tango a deux papas*<sup>7</sup> de Béatrice Boutignon raconte l'histoire vraie de deux manchots mâles inséparables qui vivent au zoo de Central Park. Ils ont très envie de couvrir eux aussi, comme tous les couples de manchots qui les entourent. Ils commencent même à couvrir un galet... Ayant remarqué leur manège, les gardiens leur apportent un œuf abandonné.

---

<sup>7</sup> BOUTIGNON Béatrice, *Tango a deux papas : et pourquoi pas ?*, Paris, le Baron perché, 2010.



Nos deux manchots le couvent à tour de rôle et quelque temps plus tard va naître la petite Tango, qu'ils vont élever avec beaucoup de tendresse.



Maintenant, Tango est grande et ressemble à ses parents :  
 le haut de la tête noir, un trait fin dans le cou, deux ailes blanches  
 à l'intérieur et deux grosses pattes toutes roses !  
 Les visiteurs cherchent à la reconnaître.  
 Ils veulent la voir, car elle est seule, ici, à avoir deux papas !  
 C'est comme ça,  
 et pourquoi pas

Le problème de la mort est lui aussi souvent abordé par le biais d'animaux comme dans *Les Couleurs de la vie*<sup>8</sup> de Margaret Wild et Ron Brooks.

<sup>8</sup> WILD Margaret ; BROOKS Ron, ill., *Les couleurs de la vie*, Paris, l'École des loisirs, 1997.





Rosaline est une petite cochonne qui vit avec sa grand-mère. Un matin, sa grand-mère est fatiguée et ne descend pas pour le déjeuner.

« Le lendemain matin, Grand-Mère était encore très fatiguée, mais elle se força à se lever. Elle prit une cuillerée de porridge, une gorgée de thé et une bouchée de toast.

« Ce n'est même pas suffisant pour nourrir un petit moineau », dit Rosaline en faisant une drôle de grimace qui se voulait sévère. Mais Grand-Mère se contenta de baisser les paupières. Puis elle mit son chapeau et prit son sac à main.

« J'ai beaucoup à faire aujourd'hui », dit-elle. « Je dois être prête. »

« Prête à quoi ? » demanda Rosaline. Grand-Mère ne répondit pas. Ce n'était pas nécessaire : Rosaline avait compris et son cœur se serra. »

Grand-Mère règle toutes ses affaires, rend ses livres à la bibliothèque et n'en emprunte pas d'autres, ferme son compte en banque et donne l'argent restant à Rosaline. Puis, elle décide de partager une belle journée avec sa petite fille. Le soir vient.

« [Alors Rosaline] alla dans la chambre de Grand-Mère. Grand-Mère n'était pas encore endormie. Rosaline s'assit sur le lit à ses côtés.

« Lorsque j'étais toute petite et que j'avais un cauchemar, tu venais dans mon lit et tu me serrais très fort dans tes bras. Tu t'en souviens ? »

« Oui, je me souviens », dit Grand-Mère.

« Ce soir », dit Rosaline, « j'aimerais venir dans ton lit et te serrer très fort dans mes bras. Tu veux bien ? »

« Oh oui, je veux bien ! » dit Grand-Mère.

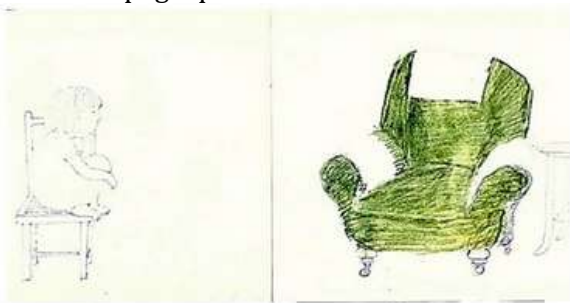
Puis Rosaline grimpa dans le lit de Grand-Mère et la prit dans ses bras. Pour la toute dernière fois, Grand-Mère et Rosaline restèrent serrées l'une contre l'autre jusqu'au matin. »

Un autre biais est d'utiliser un objet ou élément familier pour évoquer des sujets difficiles en toute simplicité. Qu'y a-t-il de plus fort que le vide pour exprimer la profonde tristesse ressentie après la mort d'un être cher ? Ce vide peut être montré très concrètement par la puissance d'images simples.

Voici la première page de *Grand-papa* de John Burningham, déjà évoqué plus haut :



Et voici la page qui clôt l'album :



Une des doubles pages les plus fortes de *Quand je suis triste* de Michael Rosen montre l'album photo familial tragiquement interrompu :



Charlotte Moundlic, l'auteur de *La croûte*<sup>9</sup> utilise un élément très familier aux enfants dont les genoux sont souvent couronnés de bobos :



Elle nous raconte l'histoire d'un petit garçon qui vient de perdre sa maman et qui essaie désespérément de conserver le souvenir de son odeur et de sa voix.

De toutes les manières, je ne dois pas trop écouter de choses.

Parce que j'ai peur d'effacer la voix de maman.

Alors, je me bouche les oreilles et je ferme la bouche pour la garder.

Mais pas le nez car il faut quand même que je puisse respirer.

Hier, je suis tombé en courant sur le mur coupant du jardin,

j'ai une sacrée écorchure sur le genou, c'est pas joli-joli,

mais je l'ai entendue, la voix de maman.

Alors ça m'a fait du bien d'avoir mal.

J'attends que la petite croûte se forme et je la gratte

avec le bout de mon ongle pour que l'écorchure s'ouvre à nouveau

et que le sang revienne.

J'ai un peu mal et j'essaye de ne pas pleurer.

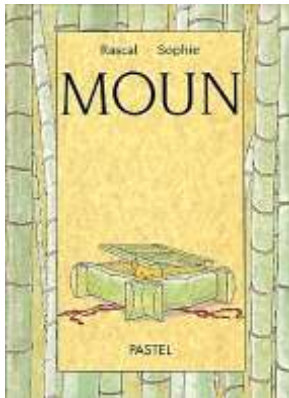
Je me dis que tant que le sang coulera, je garderai la voix.

Comme ça je suis un peu moins triste.

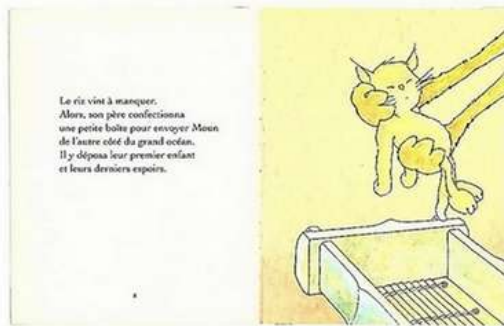
---

<sup>9</sup> MOUNDLIC Charlotte ; TALLEC Olivier, ill., *La croûte*, Paris, Père Castor-Flammarion, 2009.

Dans *Moun*<sup>10</sup> de Rascal et Sophie :



c'est un coffret de bambou qui signifie à la fois l'adoption réussie et le lien préservé avec les origines.



Le riz vient à manquer.  
Alors, son père confectionna  
une petite boîte pour envoyer Moun  
de l'autre côté du grand océan.  
Il y déposa leur premier enfant  
et leurs derniers espoirs.

De l'autre côté de l'océan, le bébé Moun sera recueilli et adopté. Elle grandira, entourée de frères et sœurs et deviendra une jeune fille heureuse et équilibrée.



Un soir d'automne,  
Moun remplit la boîte de bambou  
de tout ce qu'elle avait aimé  
pendant ses années d'enfance.

Elle la serra une dernière fois  
contre son cœur et la confia à l'océan.

<sup>10</sup> RASCAL ; SOPHIE, ill., *Moun*, Paris, l'École des loisirs, 1994.

Ces éléments familiers peuvent prendre force de symbole, comme la casserole que traîne le petit Anatole dans *La petite casserole d'Anatole*<sup>11</sup> d'Isabelle Carrier.



Anatole traîne toujours  
derrière lui sa petite casserole.

Elle lui est tombée dessus un jour...

On ne sait pas bien pourquoi.

À cause de cette petite casserole, Anatole n'est plus tout à fait comme les autres.

Anatole aimerait bien se débarrasser de sa petite casserole,

mais c'est impossible.

Elle se coince partout et l'empêche de vivre comme les autres enfants. Anatole, désespéré, décide de se cacher. Mais heureusement ....



Il existe des personnes  
extraordinaires.

et Anatole a la chance d'en croiser une...

---

<sup>11</sup> CARRIER Isabelle, *La petite casserole d'Anatole*, Vineuil (Loir-et-Cher), Bilboquet, 2009.

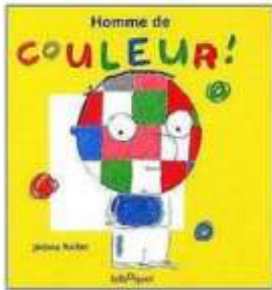


Puis ils se séparent.

La petite casserole est toujours là,  
mais elle est plus discrète...

Et surtout, elle ne se coince plus partout...

L'humour permet également de faire ressentir très simplement aux enfants des problèmes aussi complexes que le racisme. C'est ce que réussit très bien Jérôme Ruiller dans *Homme de couleur*<sup>12</sup>, inspiré d'un conte africain.



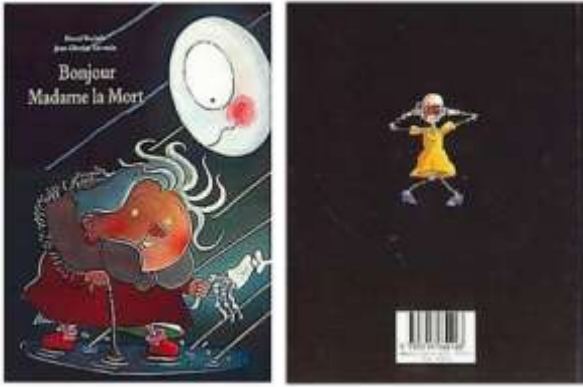
Moi, homme noir, quand je suis né, j'étais noir.  
Toi, homme blanc, quand tu es né, tu étais rose.  
Quand j'ai grandi, j'étais noir.  
Toi, quand tu as grandi, tu étais blanc.  
Quand je me mets au soleil, je suis noir.  
Toi, quand tu te mets au soleil, tu es rouge.  
Quand j'ai froid, je suis noir.  
Toi, quand tu as froid, tu es bleu.  
Quand j'ai peur, je suis noir.  
Toi, quand tu as peur, tu es vert.  
Quand je serai mort, je serai noir.  
Toi, quand tu mourras, tu seras gris.  
Et tu m'appelles homme de couleur !

Même la mort peut être représentée comme simple, familière et sympathique, 220comme dans *Bonjour Madame la mort*<sup>13</sup> de Pascale Teulade et Jean-Charles Sarrazin, où la Mort se prend d'amitié pour la vieille fermière qu'elle venait chercher et se trouve si bien chez elle qu'elle n'a plus envie de repartir. A la fin du livre, la vieille dame bien fatiguée s'endormira paisiblement pour toujours, veillée tendrement par la Mort elle-même...

---

<sup>12</sup> RUILIER Jérôme, *Homme de couleur ! : inspiré d'un conte africain*, Vineuil (Loir-et- Cher), Bilboquet, 1999.

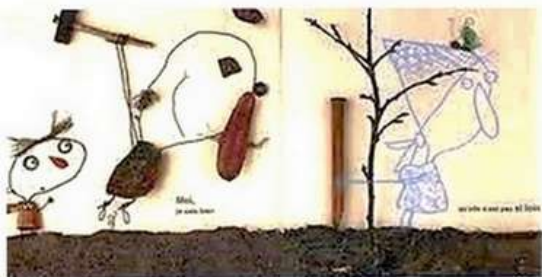
<sup>13</sup> TEULADE Pascale ; SARRAZIN Jean-Charles., ill., *Bonjour Madame la Mort*, Paris, l'École des loisirs, 1997.



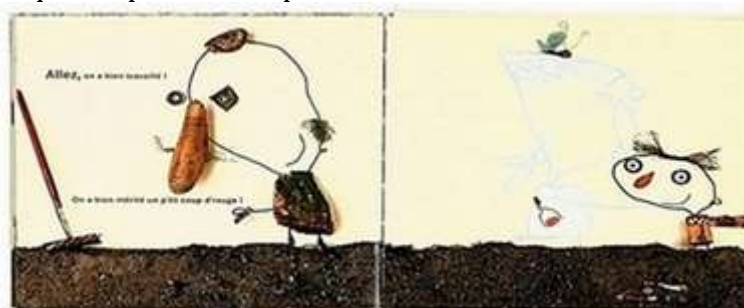
Dans *La caresse du papillon*<sup>14</sup> de Christian Voltz :



un grand-père un peu trop porté sur la bouteille évoque avec son petit-fils la grand-mère morte qui continue à veiller sur eux avec tendresse ...



et qui l'empêche de trop boire.



Il y aurait encore mille choses à dire sur le sujet, en particulier en ce qui concerne le

<sup>14</sup> VOLTZ Christian ; photographies de HESS Jean-Louis, *La caresse du papillon*, Rodez, Éd. du Rouergue, 2005.



graphisme, que nous n'avons pratiquement pas évoqué. Nous avons dû faire des choix douloureux car nous aurions pu citer beaucoup d'autres albums racontant en mots et images épurés de belles et fortes histoires. Non, décidément, en littérature pour la jeunesse, simplicité n'est pas facilité !